



art [espace] public

dossier documentaire

3

la ville, terrain de jeu, espace des possibles

art [espace] public
est un cycle de rencontres-débats
et d'expériences singulières
proposé depuis 2007 par
le Master Projets Culturels dans l'Espace Public
université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
en partenariat avec Stradda
magazine de la création hors les murs
4ème édition, du 15 janvier au 2 avril 2010

art [espace] public

**Un cycle de rencontres-débats et d'expériences singulières
ouvert à tous, du 15 janvier au 2 avril 2010.**

Une question [en quoi l'art en espace public est-il politique ?], mise en jeu dans **13 contextes** [rencontres, exploration nocturne, parcours sensoriel, performances, spectacles...], déclinée lors de **13 rendez-vous** [chaque vendredi soir du 15 janvier au 2 avril 2010], dans **différents lieux** [un amphi de la Sorbonne, une ferme agro-poétique, des théâtres, un lieu de résidence, une mairie, un carnaval...], avec **50 invités** [artistes, chercheurs, opérateurs culturels, acteurs de l'urbain, élus...]. Programme détaillé : <http://www.art-espace-public.c.la>

Le cycle art [espace] public est proposé par le **Master Projets Culturels dans l'Espace Public** (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), en partenariat avec **Stradda**, magazine de la création hors les murs. — Rencontres organisées au WIP Villette (Paris 19e), à l'Avant Rue (Paris 17e), à la Ferme du Bonheur (Nanterre), au Théâtre au Fil de l'Eau (Pantin), à la Mairie du XXème arrondissement, à Romans (Drôme) et à la Sorbonne (Paris 5ème). Avec la collaboration de la revue Cassandre/Horschamp, du Théâtre de la Marionnette à Paris et de la librairie Le Genre Urbain.

Le **Master Projets Culturels dans l'Espace Public** est la première formation universitaire en Europe dédiée à la conception, la production et l'administration de projets artistiques en espace public. Créé en 2005 au sein de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, le Master s'adresse à de futurs professionnels de la conception et de la production de projets culturels, ouverts à la diversité des propositions artistiques contemporaines, en particulier dans les domaines des arts voués à l'espace public, engagés dans une réflexion sur les relations entre arts, cultures, populations et territoires, en France et en Europe.

Direction du cycle **art [espace] public** : Pascal Le Brun-Cordier, professeur associé à Paris 1, directeur du Master Master Projets Culturels dans l'Espace Public. Contact : art.espace.public@free.fr



la ville, terrain de jeu, espace des possibles

Peut-être les avez vous déjà croisés ? Athlètes et artistes, ils dansent dans le vide, sautent de murs en murs, s'emparent de la ville, déjouant les contraintes par l'imaginaire. En ouvrant de nouveaux possibles, ils subvertissent le rapport à l'espace public. La ville devient terrain de jeu, apparaît libérée d'une fonctionnalité formatée. Comment leurs pratiques détournent-elles les usages urbains ? Quel regard nouveau sur la ville provoquent-elles ? Quels sens politiques et poétiques portent ces conquêtes de l'espace public ?

Invités : **Fabrice Guillot**, co-fondateur de la compagnie de danse aérienne Retouramont, développe une chorégraphie contemporaine qui se déploie sur les façades et dans le ciel des villes ; **Naïm Bornaz**, alias L'1 consolable, rappeur, auteur et beatmaker, pratique l'art du déplacement, appelé aussi « Parkour ». Après la rencontre-débat, vous pourrez suivre un parcours sensoriel imaginé par les intervenants pour éprouver physiquement les questions abordées pendant la rencontre.

Vendredi 29 janvier 2010, 19h-21h (puis 21h-23h), à l'Avant Rue, 134 rue de Tocqueville, Paris 17ème, Métro Villiers ou Wagram. Restauration légère proposée au bar de l'Avant Rue. Entrée libre après inscription : <http://www.art-espace-public.c.la>

Rencontre organisée avec l'aide de **l'Avant Rue**, lieu de résidence pour des formes hybrides et inclassables, par Lise Bénard, Clémentine Cassard, Cécile Di Filippo, Gaëlle Hermant et Doriane Roche, dans le cadre du cycle **art [espace] public** 2010, proposé par le **Master Projets Culturels dans l'Espace Public** (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Direction : Pascal Le Brun-Cordier. En partenariat avec **Stradda**, magazine de la création hors les murs.

présentation des intervenants

Naïm Bornaz par lui-même

J'ai 28 ans. Je ne travaille pas. Mais je fais plein de choses. Ou plutôt, j'ai cessé de travailler précisément dans le but de faire plein de choses. Des choses qui me tenaient à coeur, et que le travail m'enlevait le temps et l'énergie de faire. J'ai 28 ans, et depuis le jour de l'anniversaire de mes 25 ans, il y a 3 ans, j'ai cessé toute activité salariée, déserté le pôle emploi, et filé m'inscrire à la CAF pour percevoir le RMI. C'est avec les 380 euros de ce qui est, aujourd'hui, devenu le RSA que je vis chaque mois depuis, que je vis bien, que je mange à ma faim, que je paye mon loyer. En retour, je dispose de tout mon temps, et peux donc librement m'adonner à mes diverses activités :

- Rap et beatmaking (composition musicale) depuis une quinzaine d'années
- Pratique du Parkour (depuis 5 ans et demi)
- Écriture (articles sociologiques, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre...),
- Théâtre (comédien/compositeur de musiques originales pour plusieurs pièces)
- Réalisation d'un documentaire sur les effets produits par la pratique du Parkour dans l'espace public et sur sa capacité à interroger notre rapport à ce dernier
- Rédaction d'un ouvrage questionnant les raisons du consentement à la servitude volontaire que constitue le travail
- Participation permanente au LISRA (Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action), groupe de recherche sociologique (rédaction d'articles, conférences, participation à des tables rondes, rencontres inter-régionales, recherches thématiques, entretiens, organisation de journées d'expérimentations)
- Animation d'ateliers d'écriture créative sur le modèle de l'OULIPO de 2007 à 2009
- Co-réalisation d'un documentaire sur le traitement médiatique et politique qui a été fait de l'affaire du bus incendié à Marseille il y a de cela quelques années;

Site : <http://l1consolable.free.fr/>

Fabrice Guillot

Grimpeur de formation, il est l'un des pionniers des ouvriers de voie : il pose les cordes en haut des falaises et indique, par le tracé qu'il emprunte, quelles sont les meilleures prises pour grimper. Sa pratique de l'escalade de haut-niveau lui a ouvert l'infinie diversité des mouvements nés de l'adaptation au rocher. Parcourir une voie, c'est trouver les placements, les rythmes, l'état intérieur.

De 1982 à 1987, il parcourt avec Antoine Le Ménestrel les falaises et blocs du monde entier. Son écriture chorégraphique future sera empreinte de ces expériences qui lui ont fait appréhender la lecture des espaces, fait découvrir toute une richesse gestuelle et une corporalité du mouvement utile.

Il rencontre Bruno Dizien et Laura de Nercy, et de 1988 à 1996, il est l'interprète de la compagnie Roc In Lichen dans *Rosaniline* et dans une performance à l'exposition de Séville. Il a également accompagné Kitsou Dubois dans ses explorations chorégraphiques : *Gravité zéro* à Bagnolet et à la Villette.

Puis, en mai 1989, il fonde la compagnie Retouramont avec Antoine Le Ménestrel (compagnie les Lézards Bleus). Ils travaillent ensemble jusqu'en 1991 et réalisent *Page d'Écriture*, co-produit par la ville de Bagnolet et joué lors du festival Danse à Brantôme.

L'année 1992 marque un tournant dans l'écriture chorégraphique et la scénographie de Fabrice car il imagine un travail dans l'espace public : un spectacle urbain, sur un immeuble parisien, *La Prisonnière* et *Les Stylites*, performance sur les 12 colonnes de l'Axe Majeur à Cergy.

De 1992 à 1995, une collaboration se nouera entre Fabrice et Ingrid Temin, ils présentent *Ilinx*, *Jeu de Vertige* et *Non Lieu* : créés au théâtre Saragosse à Pau.

De 1996 à 2009, Geneviève Mazin et Fabrice Guillot co-dirigent la Cie Retouramont, ils créent ensemble 12 pièces chorégraphiques pour la scène et l'espace public, entre autres : *Loi de gravité paradoxale*, *Extraction*, *L'Aval*, *Vertiges*, *Traversée Urbaine*, *Juste sous mes pieds*, *Traversée d'Ombres*. Ils ont le désir en 2009 de développer leur propre recherche, Geneviève crée la compagnie de l'Archanthrope et Fabrice se plonge dans la recherche d'une écriture chorégraphique singulière et développe un travail personnel au sein de la compagnie. En 2004, il présente un trio de garçons : *Hisse !* en 2007, un trio de femmes : *Vide Accordé* et en 2009, un quintet de femmes : *Danse des Cariatides*.

Ses prochaines créations sont *Cette Immense Intimité*, avec Serge de Laubier de Puce Muse, *Clairière Urbaine*, un nouveau concept pour l'espace public et *Ligne de Cordes*, création de danse verticale et chant sur un plateau de théâtre.

présentation des projets

Le Parkour, art du déplacement ou freerun

Le Parkour est une pratique sportive consistant à transformer des éléments du milieu urbain en obstacles à franchir par des sauts, des escalades. Le but est de se déplacer d'un point à un autre de la manière la plus efficace possible. Cette discipline a été créée à Sarcelles, Lisses et Évry par David Belle et Sébastien Foucan (ainsi que les membres fondateurs des Yamakasi). Elle s'est répandue ensuite à travers le monde par la filmographie qui lui a été consacrée, des reportages télévisuels et des vidéos amateurs sur internet.

Le Traceur (pratiquant de Parkour) essaie de trouver le chemin le plus court entre deux points, en passant par des endroits que personne n'emprunterait normalement. Grâce à des acrobaties qui se révèlent esthétiques, le traceur recherche des obstacles à franchir par des mouvements utiles, efficaces, rapides et simple.

La pratique du Parkour nécessite une bonne condition physique et un entraînement régulier. Elle permet d'augmenter l'agilité, le mental et la confiance en soi du pratiquant. La prise de risque est calculée.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Parkour>

Vidéos Parkour

http://www.dailymotion.com/video/x4djgt_parkour-de-david-belle_sport

http://www.youtube.com/watch?v=UfDbtDqn_Lk

<http://www.youtube.com/watch?v=NG-wmW7u2OM>

<http://www.youtube.com/watch?v=WEeqHj3Nj2c>

<http://www.youtube.com/watch?v=6pcqRuFEMLS>

<http://www.youtube.com/watch?v=Alq5uAIHwuM>

Présentation de la démarche de la Cie Retouramont

Texte de Fabrice Guillot

Embrasser l'espace

« La sensation pleine, immense que je cherche est d'embrasser l'espace. Cette expérience d'habitation totale se construit dans une relation du corps avec tous les volumes, toutes les perspectives de l'espace que j'ai choisi. À ce moment, je tiens dans ma main ce lieu immense, fait d'architectures, de rues, de ciel, d'arbres. Je peux alors construire ma chorégraphie. Le lieu dont j'ai intégré les contraintes devient malléable, ouvert à la danse.»

Reconstruire la ville, habiter.

La ville est un espace d'une grande densité, elle est saturée d'usages, de flux, de codes, de rythmes, mais paradoxalement elle se dématérialise. Nous la parcourons dans nos trajets quotidiens sans la scruter, elle est un environnement flou, irréel. La danse de Retouramont commence au plus près de la matière de l'architecture. Cette relation athlétique à la ville crée de nouveaux usages, de nouvelles lignes. Nous construisons des volumes qui s'ancrent sur les reliefs de l'architecture, et celle-ci en retour se densifie. L'environnement flou se transforme en espace ouvert à la contemplation. Les danseurs et les témoins de cette pratique habitent pleinement leur espace. Nous développons une danse-sculpture qui révèle les objets auxquels elle s'attache, les espaces sur lesquels elle s'attarde, leur offrant un espace de vie éphémère.

La relation au monumental

Le corps est dans un rapport d'échelle très fort avec l'architecture. Afin de dépasser sa dimension, je cherche une danse productrice de monumental. La pyramide de *Vide Accordé*, les ombres de *Danse des Cariatides* sont autant de volumes qui cassent l'échelle 1 du corps. Le mouvement laisse une trace immense ouvrant un dialogue avec l'architecture.

Une triangulation de l'espace

Nos outils de travail tracent des lignes : cordes, câbles, faisceaux lumineux. Nous créons des chemins nouveaux, des liens entre 2 points de l'espace. La disposition des danseurs crée des perspectives, propose des points de vue inédits. Nous opérons une triangulation de l'espace qui trouve son épice centre dans l'œil du spectateur qui recompose sa propre géographie du site à partir de son point de vue.

La friche du ciel

La plus grande partie du territoire de la ville est déserte, inutilisée. Dans l'espace entre deux architectures ne circule que le vent et la lumière, c'est une friche urbaine qui constitue la scène idéale pour la danse verticale. Ces espaces sont en friche dans le sens où ils n'ont pas d'usagers. Ils sont minéralité ou vide. On peut même dire qu'ils sont invisibles ; la danse les révèle, les ouvre en s'y déployant.

Affirmer le féminin dans l'espace public

Je désire proposer une relation du féminin à l'espace public. Je ne cherche pas à bouleverser l'espace de façon directe, je demande aux danseuses de commencer par se couler dans l'architecture avec douceur et sensualité, dans leur relation au béton, à la pierre, au verre. Ma danse, par l'action des danseuses, est une appropriation patiente et ludique. Elle entre dans le détail de l'architecture, sa texture, son amplitude, le moindre de ses reliefs, elle épouse les supports. L'intégration des contraintes du site est si totale que les danseuses sont comme à l'intérieur. Elles ont alors toute latitude pour tout bouleverser, déformer les perspectives, créer des lignes. Elles trouvent dans l'architecture des appuis forts qui leurs permettent d'agrandir leur espace d'évolution.

Un espace ouvert au désir

Notre action s'insère dans un territoire : la question que je me pose avant d'investir un lieu est « quel désir ai-je pour cet espace, comment vais-je m'en emparer ? » L'enjeu est justement d'y inventer une nouvelle pratique, d'en proposer une lecture décontextualisée, une narration inédite. Cet objet « rapporté » va rentrer en résonance avec le quotidien du lieu. Un dialogue va s'instaurer entre la danse et les usages habituels. C'est cette juxtaposition d'histoires qui crée un décalage et éclaire autrement l'espace public.

La relation spectateurs, habitants, citadins, danseurs...

Pour chaque spectacle, nous devons prendre plusieurs jours de répétition in situ. Les usagers du lieu nous découvrent dans leur quotidien sans rien savoir de notre pratique. Ils interprètent alors nos évolutions ; travail en hauteur, nettoyage, démolition, danse... Le questionnement de ce public est d'autant plus fécond qu'il doit faire un chemin mental, pour passer de sa première lecture à la danse. La chute des corps mène la danse et quand elle se termine, le vertige persiste, et tous les spectateurs vacillent. De plus, nous sommes habillés en « civil ». Les danseuses de Retouramont sont des usagers ordinaires en posture extra-ordinaire. Elles sont dans un quotidien où chaque geste est fonctionnel et lié uniquement à leur parcours sur l'architecture. C'est ce qui explique sans doute la relation simple et évidente qu'elles ont avec les vrais habitants des façades.

Danser la ville : sa ville comme champ exploratoire

La compagnie propose aux habitants d'une ville de porter un autre regard sur leur environnement. Elle constitue un groupe de personnes et les fait danser sur les murs de leur quartier, sur un édifice particulier ou bien sur les arbres de leur parc... En outre, le projet peut s'articuler avec les différents acteurs de la vie culturelle de la ville : le conservatoire de musique ou de danse par exemple qui peuvent s'intégrer à l'événement.

Parole de participant

« Pour moi, en arrivant cet espace était parfaitement incolore : un espace citadin banal sans attrait. Avec ce travail de danse verticale, l'espace a pris un autre sens : poétique et convivial. Poétique parce qu'il a été extirpé de sa dimension anonyme, que les scènes dansées l'ont rendu attachant, mêlant rêve et sensorialité. Convivial car des échanges avec les passants et avec les habitants ont eu lieu de manière impromptue. » Catherine

<http://www.retouramont.fr>

« Jamais avare d'invention, la compagnie Retouramont joue sans cesse avec l'espace traditionnel de représentation, la matière architecture des villes et les notions de verticalité et d'horizontalité »
Thierry Voisin, *L'Express*

Créations Cie Retouramont : *Le nœud de la forme* (2008), *Empreintes* (2007/08), *Vide Accordé* (2006/2007), *Juste sous mes pieds* (2005), *Hisse !* (2004), *Transparence* (2004), *L'Avancée du Gouffre* (2003), *Traversée d'Ombres* (2003), *Vertiges* (2002), *Avalanche Intérieure* (2001), *L'Aval* (2000), *Traversée urbaine* (2000), *Extraction* (1999), *Promenade au bord du gouffre* (1998), *Réflexion de façade* (1997), *Loi de gravité paradoxale* (1996).

Le Parkour selon Naïm

« À partir du moment où l'on fait du Parkour, on joue, et on ne fait plus rien d'autre. Et cela bien qu'il n'y ait aucun espoir de gagner quelque médaille en retour ; ici, on ne joue que pour jouer, par goût du jeu, par pur plaisir... Le Parkour, sport du jeu, met l'accent sur la conservation et la préservation du corps, outil de « jeu » (par opposition à l'outil de travail) – et outil du « je », par opposition à la mise à disposition de l'athlète au service des autres (sponsors, entraîneurs, investisseurs divers). »

« Le Parkour sert en théorie à raccourcir le chemin de celui qui le pratique, en lui évitant de devoir contourner les obstacles se trouvant sur sa route, et l'amener à emprunter le chemin le plus direct et le plus rapide. Ce faisant, le traceur évite des dépenses d'énergie en contournements inutiles (contournements que le non-pratiquant devra effectuer, puisqu'il contourne bien par incapacité à surmonter l'obstacle, et non par choix, et cela, même si ce code est inscrit en lui de sorte qu'il ne se pose même pas la question, pensant de fait emprunter le chemin le plus rapide). Il y a trois éléments dont le passant lambda ne dispose pas, et dont la non-connaissance favorise l'intériorisation des chemins classiques comme norme - justement - incontournable : tout d'abord, il n'a pas conscience que d'autres chemins que celui qu'il emprunte sont possibles (défaut de perception visuelle et d'imagination créatrice) ; ensuite, il n'a, par conséquent, pas non plus conscience que ces autres chemins sont plus courts et plus directs que celui qu'il emprunte (défaut de rationalisation) ; enfin, il n'a pas conscience qu'il lui est possible, à lui, de les emprunter (défaut de connaissance de soi, de son corps, et de l'étendue de ses possibilités). Ainsi, si le non-pratiquant ferme les yeux, ce n'est pas par choix mais par conditionnement ; il ne voit pas, mais, surtout, il ne voit pas qu'il ne voit pas, et croit qu'il voit - ce qui l'empêche d'ouvrir les yeux. »

« L'énergie dont le traceur dispose n'est pas illimitée, et il le sait. C'est pourquoi, si le traceur doit faire preuve de créativité et d'inventivité face aux obstacles, il doit cependant veiller à ne pas tomber dans le productivisme (« système qui prône le sacrifice de toute autre considération pour maximiser la productivité ») ou le gaspillage (« action de dépenser, consommer avec prodigalité ; perte, dilapidation »). Pas de mouvements, de sauts, ou de rotations inutiles donc, pas d'efforts dénués de sens. »

« Une fois disposé à s'entraîner, le traceur ne se fie pas à un mode d'emploi, mais à sa capacité à interroger l'espace. Il lui faut avant tout regarder autour, dessous, dessus, puis inventer ; inventer des techniques de franchissement adaptées à chaque lieu, à chaque structure, imaginer comment les combiner entre elles, comment faire des mouvements un mouvement, du mouvement ; trouver des chemins, ouvrir des voies, en dessiner les itinéraires par son mouvement dans l'espace.

Il ne s'agit pas de venir et de faire. Il faut savoir où aller – avant de venir -, et réfléchir – avant de faire. Il n'est pas question de reproduction, mais de création, donc de temps. Il faut « avoir le temps de prendre le temps », pour créer. »

« Le traceur est l'artiste du mouvement, du franchissement d'obstacles. Par la justesse et la fluidité de son déplacement à travers son environnement, il donne d'ailleurs davantage l'impression d'un ballet avec les murs que d'une course d'obstacles, lorsque, sous ses mains, ces derniers semblent passer du statut d'obstacle à celui d'outil, n'étant plus désormais des obstructions à son avancée mais des partenaires de la danse qu'il opère dans l'espace (...) Il est à l'écoute de ce que sa conscience lui renvoie de ses perceptions sensorielles. Il fait interagir le senti et le ressenti, les fait s'entremêler dans un ballet sans fin, conditionnant la fabrication de son ballet urbain. »

« (Le traceur) est indiscipliné non par l'effet d'une intention, mais à cause de la nature de la discipline qu'il pratique. Non par révolte, mais par besoin. »

« Et puis, faire du Parkour, c'est aussi et enfin avoir la volonté de faire quelque chose qui, pour beaucoup, ne rime à rien. Que fait le traceur aux yeux du monde qui le regarde (car le monde le regarde, étant entendu qu'il opère dans l'espace public)? Pas grand-chose, de toute évidence. Il ne travaille pas. Il ne gagne pas d'argent. Il ne rapporte pas d'argent. Autant dire qu'il ne sert à rien.

Il n'est même pas en train de faire un show ou une démonstration, il se donne à voir tout en refusant de se donner en spectacle. Il se moque bien d'être applaudi, et ne rentre pas en conflit avec ses détracteurs dont il se moque éperdument. Il ne demande rien.

Il saute d'un muret à l'autre, escalade un mur, marche en équilibre sur une barre. Il ne fait que faire ce qu'il fait. Et il ne le fait que pour le faire. Et peut-être est-ce précisément parce qu'il est tout à ce qu'il fait, que les passants pensent qu'il ne fait rien. »

« Avec le Parkour, la paresse est rendue publique. On ne fait rien, on ne sert à rien, on ne veut rien faire ; mais on fait tout cela sur la place publique. On s'y expose. Ou plutôt en dispose-t-on, cela sans l'avis de quiconque et avec la même nonchalance qui caractérise l'être dans son ensemble. On refuse de faire l'effort de servir à quelque chose, se contentant d'être, tout simplement.

La nonchalance du traceur renvoie le passant à l'idée, lui étant difficilement supportable, de l'absence de finalité de la vie. On est, que pour être, pour persévérer dans notre être (Spinoza). Tout le reste est illusions, raisons qu'on se donne d'être ayant pour but de nous rendre l'existence supportable. Ce qui est ne sert par définition à rien. C'est nous qui attribuons aux choses un usage, une finalité ; aux êtres une mission, une raison d'être. »

Article publié dans le cadre des recherches du laboratoire de recherche-action : Le LISRA

Lire l'article dans son intégralité : <http://blog.recherche-action.fr/l1consolable/>

Site du LISRA : <http://labo.recherche-action.fr/>

problématiques

Présentation des fondateurs de l'Art du Déplacement ou Parkour

David Belle Fondateur

« David Belle, né le 29 avril 1973 à Fécamp, est le cofondateur du Parkour - ou art du déplacement - avec Sébastien Foucan.

David commence le Parkour dès l'âge de 15 ans. En 1988, âgé de 15 ans, Belle quitte l'école, emménage à Paris et entre dans le service national. À cette époque, il reçoit son brevet des premiers secours et un diplôme de l'UFOLEP en gymnastique. Il se fait des amis proches dans un groupe d'adolescents qui partageaient sa passion sportive. Ce groupe devint plus tard les Yamakasi (Yann Hnautra, Frédéric Hnautra, David Balgogne, Sébastien Foucan et Kazuma).

Après un séjour en Inde, David commence à faire campagne pour sa discipline en enregistrant des vidéos qui montrent ses aptitudes. En 1997, l'équipe de Stade 2 (Francis Marroto, Pierre Sled et Pierre Salviac) en visionne une et décide de réaliser un documentaire sur David Belle et le Parkour. On l'y voyait collaborer, notamment, avec les « traceurs ». C'est depuis ce film que le nom de « traceur » est utilisé pour qualifier celui qui pratique la discipline du Parkour.

Belle entra dans la carrière cinématographique grâce à sa rencontre avec Hubert Koundé (*La Haine*), pour amener le Parkour sur le grand écran. Après avoir tourné dans plusieurs publicités pour la BBC, Nissan et Nike, Belle fut contacté par Luc Besson pour partager la vedette avec Cyril Raffaelli dans le film *Banlieue 13*.

Le Parkour peut être considéré comme un sport, un art, une philosophie, un état d'esprit, un art de vivre.

Sébastien Foucan nomma de son côté sa discipline le freerun. «

Yamakasi

Yamakasi (ou *Yamakasi - Les samouraïs des temps modernes*) est un film français réalisé par Ariel Zeitoun, sorti en 2001. Les Yamakasi, avant d'être les héros d'un film, sont un groupe d'amis se connaissant depuis leur jeunesse. Les confondateurs de l'« art du déplacement » sont Chau Belle, Williams Belle, Yann Hnautra, Laurent Piemontesi, Guylain Boyeke, Malik Diouf et Charles Perrière. Cet art est nommé Parkour par David Belle ou free running par Sébastien Foucan. »

« Deux documentaires ayant pour sujet le Parkour (ou Free running) ont été diffusés à la télévision britannique sur Channel 4 et sur la chaîne satellite Discovery Channel. Le premier, *Jump London*, réalisé en 2003, s'attarde en premier lieu sur les origines du Parkour en se rendant à Lisses et en rencontrant Sébastien Foucan. Johann Vigroux et Stéphane Vigroux ainsi que de Jérôme Ben Aoues y pratiquent le free run sur quatorze monuments londoniens (avec l'accord des autorités). Suite à ce documentaire, de nombreux groupes de traceurs se sont alors formés à travers le monde, notamment la team britannique "Urban Freeflow". En 2005, une suite est réalisée, intitulée *Jump Britain*, invitant de nouveau Sébastien Foucan et Jérôme Ben Aoues à pratiquer à travers tout le Royaume-Uni en compagnie de la team Urban Freeflow alors récemment formée.

Un autre documentaire, français cette fois-ci, a également été réalisé en 2005 et diffusé sur France 2. S'intitulant *Génération Yamakasi : Vol au-dessus des cités*, il se penche sur la vision de 4 membres fondateurs de Yamakasi et la nouvelle génération. Entre scènes d'entraînement, interviews, et documents sur deux années, le film nous fait découvrir le travail de terrain et l'état d'esprit de cette discipline par les Yamakasi. »

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Yamakasi>

ADD pour Art Du Déplacement

« Il y a plus de 10 ans maintenant, nous avons lancé un vaste mouvement qui depuis s'est répandu dans le monde entier. Mais, rappelons-nous que cette pratique est ancestrale et qu'elle existait déjà depuis toujours », Les Yamakasi.

vidéo Parkour dans les années 30

http://www.dailymotion.com/video/x7tizd_parkour-dans-les-annees-30_sport

ADD, l'Art du Déplacement est la discipline que nous revendiquons et qui incarne bien plus qu'un simple sport. La pratique est surtout un art de vivre profondément humain fondé sur le partage de valeurs essentielles et positives. ADD est la source, mère fondatrice d'un mouvement qui maintenant appartient à tous et donc à personne en particulier. En créant l'ADD Academy, nous voulons transmettre et faire partager notre passion à la manière dont nous l'avons vécue à nos débuts, communiquer l'esprit sauvage qui nous animait, donner de notre force et de notre bien-être. »

Avril 2002 : Evry Day

« À cette époque en plein succès du film *Yamakasi* : Yann Hnautra et Laurent Piemontesi à Evry (91), Châu Belle et Williams Belle à Sarcelles (95) entreprennent de réfléchir aux moyens de transmettre leur pratique dans un cadre associatif qui sera le tout premier laboratoire d'expérimentation dans ce domaine.

Le 7 avril 2002, Bruno Girard propose et organise avec Manuel Valls un grand évènement inédit pour célébrer le démarrage des activités de l'Association Yamakasi dont Yann Hnautra est le Président et Laurent Piemontesi, le Vice-Président.

Cette journée organisée comme une grande fête préfigure l'esprit des festivals dits de "Culture Urbaine" où se réunissent un très grand nombre d'artistes et de performeurs ; Evryday est un évènement pionnier des journées Parkour day... »

"Nous attendons maintenant, à moyen terme, la mise à disposition d'un futur lieu permanent et aménagé qui sera destiné à notre Academy ; lieu que nous espérons obtenir dans le courant la prochaine saison 2009/2010... Pour tout cela, nous avons d'abord misé sur un partenariat de long terme avec Manuel Valls et la Mairie d'Evry, dans le cadre d'une convention impliquant toute son équipe municipale : le service des Sports, le service de la Culture ainsi que celui de l'Urbanisme."

Le site de l'Académie de l'art du déplacement :

<http://www.add-academy.com/add-academy/origines/>

Un article sur Evry Day :

<http://evry-daily-photo.blogspot.com/2008/05/meeting-international-dart-du.html>

Un site forum pour le Parkour :

<http://parkour.net/>

La newsletter de l'asso Majestic Force (organisatrice du meeting et de l'ADD) :

http://www.majesticforce.com/Final_fr/pdf/MERCEDESSENZ/NEWSLETTER_MARS_2008.pdf

Et des vidéos :

http://video.google.fr/videosearch?q=meeting+international+parkour&oe=utf-8&rls=org.mozilla:fr:official&client=firefox-a&um=1&ie=UTF-8&ei=mVkBS7PaPljU4Qboq_39Cw&sa=X&oi=video_result_group&ct=title&resnum=4&ved=0CBwQqwQwAw#

L'appropriation de l'espace public

« Le symposium intitulé *Appropriation de l'espace public*, tenu à l'Ecole Polytechnique Royale (Stockholm) en février 1992, avait pour sujet différents aspects de cette appropriation, et en particulier ses dimensions mentales et concrètes. Ce fut l'occasion d'examiner les conditions de la récupération de l'espace public et de se demander comment cet espace peut devenir territoire signifiant, incitant l'individu à se sentir concerné.

Dans les villes modernes, l'espace public ressemble souvent à un no man's land. Il n'encourage personne à l'occuper ou à y rester. Ces espaces ne se définissent que par leur message commercial ; ils ne sont pas faits pour être appropriés.

Cette attitude envers l'espace public est habituelle. L'espace public a été aliéné parce qu'on ne l'a plus mesuré que d'un point de vue rationnel, en utilisant des idéaux esthétiques tels que propreté, simplicité, netteté. Les dimensions qui font appel au sentiment ont donc dû vivre en secret, dissimulées dans les espaces privés.

Des exemples montrent clairement qu'il suffit de la libérer pour que la relation à l'espace public s'établisse. Ils montrent aussi qu'il faut que le processus de libération s'engage à l'endroit même où la relation est bloquée : au niveau de l'élaboration des valeurs. Ceci s'applique à toute culture, sur le plan national ou local comme sur celui de la société ou du groupe. Le but de cette démarche libératrice est de rendre les acteurs plus conscients et plus sensibles envers la signification existentielle de l'espace public.

Nous pouvons faire appel à des experts en la matière, en nous adressant à des gens qui ont eu la ville pour espace existentiel et qui ont vécu avec elle comme on vit avec un partenaire. Ces usagers sont tout disposés à parler des qualités de l'espace public et chaque planificateur devrait s'intéresser à ce qu'ils ont à dire.

Les pratiques urbaines fournissent donc des jalons à ceux qui s'intéressent à la qualité de l'espace public en tant qu'espace collectif, et en tant qu'espace porteur d'un sens personnel. Par ces pratiques, l'espace public retrouve, pour ses usagers, sa fonction d'espace vital. »

Karla Werner, École d'Architecture, Institut Royal de Technologie, Stockholm, Sweden
http://lasur.epfl.ch/revue/A&C%20Vol%208%20No.1/WERNER_fr.pdf

« Rama Yade, secrétaire d'Etat chargée des Sports, a lancé, devant un public jeune, nombreux, attentif et enthousiaste, mercredi 16 décembre 2009, les « États généraux des sports urbains » au Stade Pierre de Coubertin à Paris. Cette journée de débats réunissant pour la première fois, l'ensemble des acteurs concernés par le développement des sports urbains en France a permis d'évoquer les spécificités de ces sports. Ces discussions ont conclu à la nécessité de favoriser leurs pratiques ; de favoriser la reconnaissance des pouvoirs publics et des institutions sportives ; de réfléchir aux moyens concrets pour mettre en place un encadrement fiable et garantir la sécurité des pratiques ; et enfin de permettre l'accès à l'espace public et aux équipements sportifs. »

<http://www.sante-sports.gouv.fr/etats-generaux-des-sports-urbains-au-stade-pierre-de-coubertin.html>

Sports urbains

« Les villes sont envahies par une multitude de nouvelles pratiques sportives développées en marge des sports traditionnels. De nouvelles pratiques, de nouvelles tendances qui envahissent les milieux urbains depuis de nombreuses années et qui ont radicalement transformé la relation sport – ville. Les sports urbains, sont les plus emblématiques de ce que peut être le rapport entre sport et ville, parce que c'est l'espace urbain, et notamment la rue qui détermine la pratique. »

<http://www.sportsurbains.fr/>

« Créé en décembre 2009, le secrétariat d'État aux Sports organisait le mercredi 16 décembre les premiers "États généraux" des sports urbains.

Le problème pour les sports urbains est justement qu'ils sont l'émanation de la ville.

Ces pratiques urbaines s'accompagnent d'une liberté de pratique revendiquée comme essentielle parce qu'identitaire, et cela, quel que soit le niveau social des adeptes, leur origine, leur nationalité. Et c'est exactement ici que le dialogue se fait plus complexe parce que chaque discipline n'a pas la même idée du mot "liberté". Cet ensemble de sports désormais bien ancrés dans notre société remettent en question le vieux modèle du stade, du gymnase, bref des lieux consacrés du sport auxquels il échappe. Pour les pouvoirs publics, quand ils ne les dédaignent pas ou les jugent dangereux puisque se déroulant hors des cadres établis pour l'activité physique, il y a obligation de repenser la place du sport dans la cité, ses valeurs, son enseignement. Le chantier est donc gigantesque. Ils ont aussi obligation de se débarrasser des vieux réflexes qui laissent à penser que ces sports sont pratiqués par des jeunes désœuvrés auxquels il faut porter assistance, sinon socialement, au moins financièrement voire sur un plan éducatif. En gros, en France aujourd'hui, les gouvernants sont-ils véritablement capables (ou ont-ils vraiment la volonté) de s'inspirer des aspirations de la société civile ?

Évidemment, le problème est politique. On peut encourager la pratique du skate sur des parcs fermés soit disant pour confiner les problèmes de sécurité mais au nom de quoi la police arrête-t-elle un skater faisant des figures sur une rampe d'escalier ? Le mobilier urbain est un bien public et croire que les skaters ou autres s'emparent de l'espace "rue" pour incommoder le voisinage est une fausse piste, un mensonge. Ils mettent simplement de la vie là où il n'y en a plus, voire au Trocadéro à Paris. Il s'agit de politique au sens premier parce qu'il serait temps que les hautes instances du sport comprennent qu'une ville où la jeunesse ne peut pas s'amuser dans la rue, n'est pas autorisée à se mouvoir à sa

guise est en passe de mourir. Doit-on, comme le suggérerait un intervenant, prendre le train ou l'avion vers l'étranger pour pouvoir pratiquer des sports qui pour beaucoup d'entre-eux ont une très forte implantation en France et créent de la richesse par les échanges humains qu'ils provoquent. Rappelons qu'il est interdit de jouer au football dans la rue... Mais que l'on peut faire son jogging à souhait sans autorisation médicale préalable... Pour l'instant, donc, l'affaire n'est pas très claire.

Ces pratiques soulèvent bien sûr des problèmes juridiques -les interventions ont beaucoup porté sur ce sujet- mais finalement pas plus que l'accident de Vélib', engin dont les utilisateurs ne sont parfois pas maîtres. Heureusement, localement, dans des villes moyennes, des élus l'ont bien compris et se sont mis à l'écoute des pratiquants pour mettre la ville au diapason de ce souffle qui réconcilie les centre-villes avec la vie citadine telle qu'elle doit être, un ensemble d'activités diversifiées respectueuses les unes des autres. Il ne faut pas interdire la pratique spontanée de ces sports de trottoirs, il faut simplement faire valoir les raisons qui justifient leur existence, arriver à se réjouir de ce qu'elles insufflent d'inattendu et de beau dans des paysages urbains ou le maintien de la paix rime parfois avec l'impossibilité de s'y exprimer. D'ailleurs, au final, voilà bien ce qu'il ressort de ces débats. Les sports urbains mesurent la forme physique de la liberté d'expression. Le pari engagé par la secrétaire d'Etat aux Sports est de taille ».

O.V.

Le Monde, 17 décembre 2009

<http://contre-pied.blog.lemonde.fr/2009/12/17/rama-yade-et-les-sports-urbains/>

La ville d'Evry et l'Art du Déplacement

Evry, une ville nouvelle à l'architecture particulière, novatrice à l'époque de sa construction (les années 1970), est un "spot" réputé pour l'entraînement de pratiquants de l'Art du Déplacement.

Il est intéressant de se demander si ces activités dites émergentes (Parkour, skate, roller, BMX,...) s'inspirent réellement des volumes urbains, des caractéristiques de l'espace urbain d'Evry que sont l'importance des espaces piétonniers, du nombre de passerelles, d'escaliers ou encore les logements en forme de pyramide.

Pascal Auroy, directeur du service des Sports, part du constat qu'il y a dans cette ville de nombreuses « pratiques autonomes », à savoir non référencées, de personnes qui ne font pas partie d'un club (ex : la marche, le vélo, le skate, l'Art du Déplacement, etc).

La Place des Droits de l'Homme et du Citoyen, parvis de la Mairie d'Evry, réalisée par l'architecte Jacques Levy et finalisée en 1991, a été pendant longtemps un "spot" pour des skateurs. Un arrêté d'interdiction de faire du skate et du roller sur la place a été pris après sa réhabilitation, de crainte de dégradations, mais la mairie les a malgré tout autorisés à skater à certains endroits (sorte d'entorse volontaire à l'arrêté).

Un dialogue s'est donc instauré entre la ville et les skateurs, le lien s'est tissé petit à petit, et Pascal Auroy a l'idée d'adapter l'aménagement urbain à cette pratique du skate. Il soumet alors cette idée au service de l'Urbanisme qui s'empare du projet. Skateurs de l'association "Family" et urbanistes réalisent des séances de repérage dans la ville, et imaginent en collaboration des aménagements, un mobilier urbain qui pourraient répondre en termes d'espaces, de volumes, de solidité, de revêtement, etc, à la pratique du skate. Il en a résulté un cahier des charges.

Cette collaboration a pu être possible car le maire PS, Emmanuel Vals, a soutenu et validé le principe. L'administration des Sports et de l'Urbanisme, mais aussi le politique, ont su comprendre leur manière de pratiquer : en liberté, quand ils veulent et comme ils veulent. C'est pourquoi la Ville n'a pas souhaité créer un skate parc, considéré comme une réponse inadéquate. Ici, la proposition de parcours dans la ville ne les circonscrit pas à un espace délimité, et le mobilier urbain est conçu en même temps pour les autres usages traditionnels. Cet aménagement se "fond" dans la ville. Ainsi, le 19 décembre a eu lieu l'inauguration d'un espace urbain aménagé spécifiquement pour le skate à proximité du stade Jean-Louis Moulin avec l'association Family.

La démarche a été la même pour l'Art du Déplacement à peu de temps d'intervalle. Cette discipline est née à Evry, son "fief" d'entraînement étant une sculpture dans l'espace public, la Dame du Lac (parc du Lac), ainsi que divers lieux dans la ville dont la place des Droits de l'Homme. Les Yamakasi ont souhaité revenir dans leur ville d'origine pour y développer un projet structurant. Ils se sont aperçus que le film de Besson avait fait finalement du tort à la pratique car il ne mettait pas en avant la préparation physique, la discipline et la prudence qu'elle nécessite. Ils veulent donc créer un lieu indoor pour l'initiation et la formation de professionnels, l'Académie d'Art Du Déplacement, pour transmettre leur pratique telle qu'ils l'envisagent.

Ils sollicitent le maire, qui y voit une opportunité de positiver l'image de sa ville. En effet, Evry est une sorte de "Mecque" pour l'Art du Déplacement, puisqu'elle l'a vu naître. Par ailleurs, la place des Droits de l'Homme est répertoriée et réputée internationalement dans les milieux du skate comme un bon "spot". Ainsi, des gens de tous pays viennent à Evry pour pratiquer, et ce rayonnement international est aussi un vecteur de communication : une ville avec des potentiels créatifs, qui sait s'adapter, est à l'écoute de sa population jeune, etc.

L'administration prend donc le relais de la volonté politique, et propose un lieu en sous-sol dans le centre commercial l'Agora pour l'ADD Academy. C'est la communauté d'agglomération qui financera ce lieu. Comme pour le skate, le service Sport impulse l'idée de la réflexion autour d'un aménagement spécifique, et les met en contact avec l'Urbanisme, pour un repérage commun des lieux en ville. Ils réalisent un « cahier de préconisations d'aménagements pour l'art du déplacement », sur mesure pour la pratique. Il y a également un projet de réalisation d'un espace spécifique pour l'Art du Déplacement, outdoor et fixe, pas forcément fondu dans les autres usages urbains (échafaudages). Ils ont également travaillé avec l'ENSAD autour de la conception d'un mobilier spécifique pour l'ADD, projet en stand by pour l'instant. Enfin, il y a par ailleurs le projet de faire une sculpture adaptée à la pratique qui rentrerait dans le cadre du 1% artistique.

Sur ces projets, trois services ont collaboré, le Service des Sports, principal interlocuteur, le service Urbanisme pour les repérages et l'élaboration des cahiers des charges, et enfin, le service Culture qui est un des interlocuteurs du label de production Majestic Force des Yamakasi. Il n'y a pas à travers ce projet de volonté de transformer ou classer cette pratique sportive et artistique, mais de faire cohabiter différentes cultures et de faire collaborer les acteurs qui les concernent.

Ville nouvelle des années 60-80, Evry est actuellement dans une phase de réhabilitation. Les projets d'espaces se sont fait certes en concertation avec les pratiquants selon les endroits qu'ils souhaitaient investir et qu'ils investissent traditionnellement, mais aussi en fonction des opportunités qui pouvaient se présenter dans les années à venir en matière d'aménagement et de réhabilitation, dans le cadre du plan local d'urbanisme. La mise en oeuvre de ces aménagements ne fera donc pas l'objet de travaux

spécifiques, mais est prévue sur plusieurs années, intégrée au Plan Local d'Urbanisme (PLU), ce qui financièrement n'alourdira pas trop le projet général. Il n'y a en général pas de conflit entre usagers piétons et usagers skateurs ou traceurs, un respect mutuel existe, et ces pratiques autonomes ont des codes : elles respectent leur lieu d'entraînement et ne produisent en général pas de dégradations volontaires ni de déchets. Ce projet a donc toutes les chances d'être bien accueilli.

Informations récoltées grâce à un entretien réalisé avec Pascal Auroy, Directeur du Service des Sports de la ville d'Evry.

Autres appropriations

Mister Puma

Issu des arts martiaux, du street fight, de la gym et de l'acrobatie, cet artiste athlète a développé une pratique qu'il nomme "l'acrobatie underground". Il investit la ville de Paris, et notamment le métro. Il a codifié la discipline et la transmet aujourd'hui à des élèves. Il rejoint l'Art du Déplacement dans le fait de jouer avec la ville, de se laisser entraîner par une sorte d'instinct sauvage, et de repousser ses limites. Son nom lui vient du fait qu'il se déplace principalement comme un fauve, et utilise principalement le haut du corps dans des mouvements acrobatiques.

<http://www.misterpuma.fr/>

Dany MacAskill

Dany MacAskill est écossais, il a commencé le vélo très jeune et est aujourd'hui un prodige du VTT Trial. Il va partout dans la ville avec son vélo et franchit tous les obstacles de manière impressionnante. Il s'est fait connaître en postant ses vidéos sur internet et est à présent sollicité pour des tournages professionnels.

www.dannymacaskill.com

http://www.youtube.com/watch?v=Z19zFIPah-o&feature=Playlist&p=900A4EC404548302&playnext=1&playnext_from=PL&index=106

Le Spiderman français

« Alain Robert est un grimpeur célèbre pour ses ascensions spectaculaires d'immeubles. Il a escaladé la tour Montparnasse, l'Empire State Building aux États-Unis ou encore les tours jumelles Petronas en Malaisie. Il le fait le plus souvent sans autorisation, ce qui lui a valu de nombreuses arrestations. Alain Robert est né le 7 avril 1962 à Valence dans la Drome. On le surnomme Spiderman car il grimpe à mains nues, sans matériel, sur plusieurs centaines de mètres. Suite à une chute de quinze mètres en 1982 à cause d'un nœud mal fait, il souffre de vertige à cause de problèmes d'oreille interne, et est déclaré invalide à 60%. Mais l'escalade est une philosophie de vie pour lui. »

<http://www.lescalade.fr/alain-robert.php>

« (...) un an après son accident, Alain Robert grimpe à nouveau et atteint le plus haut niveau dans sa discipline.

(...)

Un sponsor, Sector, dont la communication est basée sur l'extrême, lui propose de faire un documentaire dans lequel il doit grimper des gratte-ciel.

En 1994, Alain Robert grimpe sa première tour à Chicago. Ce sont ses débuts de grimpeur urbain. Alain se rend compte qu'il aime grimper ce qui semble impossible et que cela peut-être pour lui une façon de pouvoir enfin vivre de sa passion.

(...)

Connu pour ses ascensions illégales, le public ignore que certaines de ses ascensions ont un but humanitaire. En 1997, son ascension illégale de la tour la plus haute du monde à Kuala Lumpur connaît un tel retentissement médiatique que la fondation Sabah de Bornéo lui demande d'escalader son gratte-ciel. Les autorités acceptent et la manifestation prend une ampleur inimaginable : quinze mille personnes sont venues pour assister au spectacle. Cet événement permettra de récolter 150.000 euros. .

En 15 ans, Alain Robert a grimpé plus de 100 gratte-ciel et monuments mythiques dans le monde.

L'un de ses plus grand succès : l'escalade de la National Bank of Abu Dhabi, avec plus de 100.000 spectateurs au pied de la tour !

Pour Alain, la ville est devenue un massif montagneux à la différence près qu'il y aura toujours de nouvelles tours en construction. »

vidéo

http://www.youtube.com/watch?v=53HtOYsp3p0&feature=player_embedded#

article presse

<http://www.havovwo.nl/havo/hfa/bestanden/hfaos00it10.pdf>

« Au commencement, il y avait les grattes-ciel... La grimpe urbaine ne date pas d'hier, ni des premiers albums de Spiderman, ni du film Yamakasis... Cette discipline sportive voit le jour avec la construction des premiers buildings.

Elle rentre dans l'histoire lorsque qu'un certain Harry F. Young grimpe la façade d'un hôtel de Broadway, l'Hôtel de la Martinique, en 1923. Évidemment, il se fait remarquer et écope d'une amende. La grimpe urbaine se pratique donc longtemps dans le secret, les grimpeurs ayant plus peur de se faire prendre que de chuter.

Une légende de la grimpe urbaine :

Dans les années 90, la grimpe urbaine commence à être médiatisée avec Alain Robert, un toulousain qui se fixe des objectifs toujours plus spectaculaires. Aussi connu sous le nom de spider-man, ce grimpeur fait le tour du monde pour escalader à mains nues les plus hauts sommets urbains. De la tour de la compagnie Elf-Aquitaine (187m) en 94 aux Petronas Twin Towers en Malaisie (452m), en passant par la tour Eiffel et la tour d'Abgar à Barcelone en 2006, Alain Robert est LA référence en matière de grimpe urbaine.

Discipline cherche reconnaissance :

Avec l'urbanisation, la multiplication des immeubles et des dénivelés, la grimpe urbaine offre des possibilités illimitées, un terrain de jeu qui s'agrandit sans cesse. La discipline elle-même se développe et voit naître de nouvelles pratiques comme le Parkour, inspiré de l'entraînement militaire et qui consiste à franchir des obstacles urbains, ou le ponting, c'est-à-dire le saut de ponts, de grue ou d'immeubles. Pas encore reconnue comme un sport à part entière, la grimpe urbaine commence à s'organiser pour le devenir. »

<http://www.jeunesocentre.fr/sport/pas-besoin-de-supers-pouvoirs-pour-grimper-aux-immeubles.html>

Groupe facebook de street climbing bruxellois

<http://www.facebook.com/group.php?gid=13579289495>

En fin d'émission un reportage sur urban climbers

<http://www.tsr.ch/tsr/index.html?siteSect=500000&bcid=386861#bcid=386861;vid=6183305>

Le Buildering (connu également sous le nom d'urban climbing, structuring, or stegophily) est l'acte d'escalader l'extérieur d'immeubles ou autres architectures.

Sans accroche ni protection, cette pratique est dangereuse et est souvent pratiquée en dehors des limites de la légalité. Elle a donc lieu le plus souvent la nuit. Les adeptes du buildering qui sont vus en train d'escalader des bâtiments sans autorisation sont régulièrement arrêtés par la police. Souvent pratiquée en solo, cette pratique est devenue une activité de groupe, et comme pour la grimpe traditionnelle sur site naturel, des routes sont ouvertes et classées par difficulté.

L'alpiniste Geoffrey Winthrop Young, lorsqu'il était un étudiant à Cambridge dans les années 1890s, a lancé le "roof climbing" (escalade sur les toits) puis écrivit et publia un guide, le premier document répertorié sur cette activité. Dans les années 30 fut publié un livre, *The Night Climbers of Cambridge*, sous le pseudonyme "Whipplesnaith" sur les escalades nocturnes des toits et bâtiments de Cambridge et ses collègues.

<http://en.wikipedia.org/wiki/Buildering>

Le B.A.S.E. jumping, est une activité qui consiste à sauter en parachute depuis des objets fixes : Bâtiments, antennes, ponts, falaises...

Le craning est une forme d'exploration urbaine qui consiste à escalader les grues sur les chantiers.

<http://en.wikipedia.org/wiki/Craning>

Blog en anglais

<http://urbanclimbing-buildering.blogspot.com/>

Article The Guardian on 30's urban climbers

<http://www.guardian.co.uk/books/booksblog/2009/may/21/urban-climbing-1930s-style>

Site avec vidéos et articles en anglais

<http://www.buildering.net/>

L'exploration urbaine est l'exploration de parties de la ville traditionnellement cachées, hors limites, non accessibles au public. Cette activité comporte certains risques, notamment celui d'être arrêté, en plus des risques physiques que ces explorations peuvent présenter.

http://en.wikipedia.org/wiki/Urban_exploration

Denis Darzacq

est un photographe français, membre de l'Agence VU et représenté par la Galerie VU. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en 1986, il commence à exposer son travail dès 1994. Aujourd'hui exposées en France et à l'étranger, ses photographies sont entrées dans de nombreuses collections publiques et privées. Il a reçu le Prix Altadis en 2000, et fût lauréat du 1er prix Stories du World Press Photo en 2007.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Denis_Darzacq



http://denis.darzacq.revue.com/la_chute/

« Quand l'ascenseur social est en panne il faut savoir rebondir. Entre l'envol et la chute, l'homme parachuté dans la cité apprend à maîtriser sa trajectoire. À la matière brute de l'architecture, il oppose l'élasticité de son corps et de ses désirs. Cet exercice de gravitation en appelle à une stricte discipline, même si ce n'est pas celle acquise sur les bancs de l'école. Après les émeutes de l'automne dernier, le photographe Denis Darzacq a réalisé seize de ces photos périlleuses qui disent, à froid, les turbulences et la vie en équilibre précaire. »

Natacha Wolinski, Beaux-Arts magazine juin 2006

Raphaël Zarka

est plasticien. La production de textes, essais ou récits, est également partie intégrante de son activité d'artiste. Né à Montpellier en 1977, il est diplômé de la Winchester School of Art (Angleterre) et de l'École nationale supérieure des beaux arts de Paris. Depuis 2002, son travail qui comprend sculptures, photographies et vidéos est exposé en France dans diverses expositions collectives et personnelles. Il s'appuie largement sur la pratique du skateboard, Raphaël Zarka ayant été lui-même adepte de cette pratique. « Après mes études aux beaux-arts, où j'avais mis le skate de côté, j'ai recommencé à m'y intéresser quand je me suis rendu compte à quel point cette pratique avait formé ma manière de regarder les choses. »



Raphaël Zarka, *Padova*

<http://tests.le-site-du-skateboard.com/chronologie-lacunaire-du-skateboard-une-journee-sans-vague-par-raphael-zarka-le-livre-de-lannee/>

« Découverte de paysages, production de formes, usage transversal et réappropriation de parcelles du quotidien, voilà quelques-uns des axes qui définissent le skateboard en tant qu'activité. Dans une position qui n'est pas sans rappeler l'intérêt d'artistes tels que Dan Graham ou Robert Smithson pour les cultures populaires, Raphaël Zarka se documente et écrit au sujet du skateboard depuis plusieurs années. En effet, pour cette mouvance d'artistes dont il fait partie « l'œuvre d'art et le travail du plasticien ne sauraient se limiter à une approche physique du monde ». Après l'écriture d'une approche anthropologique du skateboard (*La Conjonction Interdite*, 2003), *D'une Journée sans vague chronologie lacunaire du skateboard 1779-2005* décrit l'évolution de cette pratique de ses origines aquatiques jusqu'à l'ambivalente popularité médiatique dont elle jouit depuis quelques années [...]. *Une mécanique des milieux continus* à paraître est son dernier ouvrage et doit sortir début 2010 chez B42. »

<http://blogs.myspace.com/index.cfm?fuseaction=blog.view&friendId=48897024&blogId=247791385>

En 2008, Raphaël Zarka se voit décerner le fameux prix de la Fondation d'entreprise Paul Ricard.
« Le travail de Zarka, héritier de l'esthétique rationnelle des Lumières, est sec, froid, complexe, monumental, utopique. Une bouffée d'air frais »

<http://maglesauvage.wordpress.com/2008/10/28/nachetez-pas-raphael-zarka/>



Raphaël Zarka, *Les Formes du repos #1 (Rhombi)*, 2001.
Light-jet, 70 x 100 cm. Courtesy galerie Michel Rein, Paris

« Une dimension collatérale de son travail est peut-être justement la production de recharges de sens pour des formes anciennes, des formes sans plus d'usage. On remarque particulièrement cet aspect dans Réplique#3, cette création galiléenne qui ressemble étrangement à une rampe de skate ».



Tautochrone (Réplique n°3),
Contre-plaqué bakérisé, marbre de Carrare, 130x30x70cm, 2007.

« Lorsqu'il rédige l'histoire d'une pratique contemporaine en la faisant remonter au 18ème siècle, et que cette pratique, majoritairement urbaine aujourd'hui, a pour principe la création de nouveaux usages, ou d'usages détournés pour les architectures et autres aménagements citadins un peu inutiles ou démodés, il s'agit de l'élaboration d'un nouveau discours sur les formes, d'une néo-archéologie ».

www.zerodeux.fr/raphael-zarka

« Dans une architecture conçue non plus pour le citoyen mais pour le consommateur, le skateur pose la question de l'usage que nous faisons de la ville. [...] Spontanément, les skateurs suspendent le pouvoir implicite mais présent dans chaque bâtiment, espace, objet du mobilier urbain, ils renvoient la ville à son essence, un jeu de matériaux mis en formes. En se détachant de l'utilisation standard, et en déposédant l'architecture de sa signification, le skate apparaît comme un moyen de reprendre possession de la ville, ou, pour utiliser le vocabulaire de Barthes, comme une manière d'exister en créateur plutôt qu'en simple usager. »

« Les objets et les espaces du quotidien n'échappent pas à ce schéma, ils sont pensés pour un usage spécifique et induisent nos gestes et nos mouvements. L'urbanisme et ses codes, tout comme les lois, sont au départ la tentative d'organiser la ville de manière à parvenir à vivre ensemble et non pas simplement les uns à côté des autres. Pourtant l'architecture et l'urbanisme apparaissent bien plus souvent au service du pouvoir que de la liberté, et la notion d'espace commercial tend à remplacer systématiquement celle d'espace public ».

En 1978, le sociologue Jacques Carroux remarquait avec perspicacité qu'à l'évidence, « le succès du skate souligne, en même temps qu'il essaie d'y remédier, les difficultés de pratiquer le sport dans nos villes, surtout les grandes ». Alors que traditionnellement le jeu est une activité séparée, circonscrite à un espace et un temps particulier, donc séparé de la vie, le skateboard ne respecte pas ces codes. Il partage (en fait il s'agit plus souvent d'annexion que de partage) les espaces de ceux qui ne jouent pas et c'est bien ce qu'on lui reproche le plus souvent.

Site : <http://blogs.myspace.com/index.cfm?fuseaction=blog.view&friendId=48897024&blogId=125119798>

La pratique de sports urbains et la loi : l'exemple du skate en ville

« Selon le code de la route, les skateboards, comme les rollers, sont assimilés à des piétons. Ils doivent donc respecter les mêmes règles que ceux-ci : obligation d'utiliser les trottoirs et les passages piétons, respecter la signalisation tricolore. Ils doivent prendre toutes les précautions nécessaires à l'égard des autres usagers qui partagent le trottoir avec eux. En cas d'accident, leur responsabilité peut être engagée ».

En principe, les skateboards et les rollers ont le droit de circuler sur les trottoirs de toutes les rues. Cependant, le maire peut décider que, compte tenu du danger que peut représenter un skateboard, son usage doit être interdit dans certaines rues. Le maire peut décider de le réserver à des espaces de jeux spécialement aménagés".

<http://urbanridersclub.sportblog.fr/461974/Le-skate-et-la-loi/>

Il n'existe donc pas de loi interdisant le skate dans nos villes mais de nombreuses villes instaurent des arrêtés municipaux pour endiguer cette pratique.

La Cour de cassation, dans un arrêt du 18 novembre 2003, a reconnu que l'interdiction du skateboard en ville n'était pas une atteinte à la liberté individuelle. « La pratique du skate en ville est dangereuse. Les jeunes ont en revanche à leur disposition des rampes que nous leur réservons dans un endroit spécifique ».

http://www.lexpress.fr/actualite/sport/le-skateboard-hors-la-loi_490744.html

La contrainte et la norme dans la ville

L'exemple du sur-aménagement de l'espace public : une contrainte pour les déplacements et les pratiques urbaines.

« Nos espaces publics sont aujourd'hui sur-aménagés. Ronds points surchargés, panneaux d'affichage publicitaires, barrières, bornes, potelets, signalétique, jardinières, protections d'arbres...

La volonté de sécuriser et d'embellir l'espace public conduit aujourd'hui à l'assistanat et à l'asservissement des citoyens. De plus, elle rend les territoires tous identiques. On n'aménage plus l'espace public : on l'orne, on l'embellit, on l'enjolive, on l'enlumine, on le pare, on le fleurit, on le décore, on l'agrémente...

Cette tendance grave a plusieurs causes : dysfonctionnements des pouvoirs politiques, privatisation des espaces publics, mimétisme entre les communes, monopole des entreprises de mobilier urbain...

L'aménageur et l'homme politique remplissent plutôt que de réfléchir au devenir de ces espaces, à leur adaptation au fil des ans ». En effet, les pratiques sportives émergentes telles que le Parkour ou encore le skate ne peuvent être pratiquées en liberté, le sport n'ayant jamais été réellement pris en compte dans l'aménagement des espaces publics. À cela s'ajoute le fait que ces pratiques troublent l'ordre social préétabli par ces aménagements physiques.

La place du vide est oubliée dans la conception du territoire. Pourtant le vide est vital à la ville. Il crée un appel d'air. Il est ce qui permet à l'aménageur de se projeter et aux passants de s'épanouir. Le vide offre la possibilité d'imaginer autre chose, il appelle aux idées, aux rêves. Sans vide, la ville meurt ». À ce titre, ces nouvelles pratiques sportives s'inventent et voient le jour dans nos villes pour recréer des espaces de liberté tout en se servant de ce mobilier urbain contraignant. Ces pratiques se jouent des contraintes et les transforment en véritable support, en aménagement sportif. D'un certain point de vue, elles confèrent du sens au mobilier urbain qui se révèle souvent inutile. »

Revue Urbaines, *Désaménageons*, n°14, Février 2009, p.16

Danse et espace public

« Danser la ville, danser la vie, utopie sans doute. Il arrive pourtant qu'un spectacle fasse vibrer le paysage alentour ou crée une parenthèse de temps suspendu dans le tumulte urbain. Il arrive aussi que le parcours de quelques danseurs vienne troubler nos cheminements fonctionnels, nous rende soudain attentifs à la matière du sol et du mur, à la mesure de notre corps dans l'espace environnant, à l'inanité des entraves. Bref nous redonne pour un temps un goût de liberté. C'est peut-être une fonction de l'art, quel qu'en soit le lieu, que Daniel Dobbels, chorégraphe, désigne lorsqu'il écrit : « Un danseur ne peut pas danser sans avoir en lui l'espoir que tous les corps soient libres, aussi, de bouger .¹ »

(...)

Comme le dit Dominique Dupuy : « Danser, c'est rendre l'espace visible ². »

(...)

S'inscrire dans la ville même lui ouvre un infini de possibles, donc de choix. Où être à sa place juste et ménager un rapport aisé avec les spectateurs ? Le lieu est-il support, décor ou partenaire ? S'agit-il de s'y montrer, de le faire oublier, de le donner à percevoir, de le détourner, de le mettre en doute, de se laisser porter par les images mentales qu'il suscite ? Quel rapport, ou quel non-rapport, entretenir avec la mémoire, les gestes des habitants et l'activité sociale qui y cohabitent ? Ces questions auxquelles l'art urbain répond plus ou moins de bonheur, la danse hors les murs les pose, sans certitude et dans l'impunité relative qu'accorde le nécessaire. »

Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009, p.9

Le geste

« Le geste est la liberté qui s'est fait mouvement. Pour penser le mouvement libre, il faut dépasser le conflit entre la spontanéité et la réceptivité. Par exemple, il est possible de toucher légèrement, lentement, vivement ou fortement. Ici on prend en compte les notions de couleur, de degré, de dégradé, d'intensité, de qualité. Des intensités qui peuvent être modulables. L'objet touché devient l'occasion d'un exercice autonome de la pulsion intérieure, l'occasion définit le contact proprement dit, comme différent du geste du toucher, la force est exercée au contact de l'objet, dans une relation de tangence. Dans cette modulation de l'effort, il n'y a plus conflit de forces antagonistes, mais transformation du mouvement qui s'auto-affecte. Le chorégraphe Laban précise cette idée d'effort dans son livre *La maî-*

1 *La force de danser*, À Propos, n°7, février/mars 1984.

2 Cité par Laurence Louppe, *Poétique de la danse contemporaine*, Contredanse, 1997, p.180

trise du mouvement : « Chaque mouvement humain est indissociablement lié à un effort qu'en constitue assurément l'origine et l'aspect intérieur. » Cette théorie de l'effort comme expression de l'intériorité nous amène à la pensée de Varron, cité par le philosophe italien Giorgio Agamben, dans *Moyens sans fin*. Varron ne caractérise pas le geste par cette idée d'effort qu'il verbalise par la question du faire et de l'agir, mais par l'intention d'assumer et de supporter. Le geste naît d'une intention. Varron distingue trois genres d'actions. Les premières résultent du faire, ce sont des moyens en vue d'une fin. Des actions qui correspondent à la sphère des moyens subordonnés à un but. C'est le cas du déplacement. La marche est un moyen de déplacement du corps d'un point A à un point B. Ensuite, il classe les actions de l'agir. Des actes qui aboutissent à une fin mais sans moyens. Nous sommes dans la sphère du geste en tant que mouvement. Enfin, Varron arrive au geste. Un geste qui rompt la fausse alternative entre fins et moyens. Il prend l'exemple de la danse : « La danse est geste parce qu'elle consiste à supporter et exhiber le caractère médial des mouvements corporels. » Dans le geste, c'est la sphère non pas d'une fin en soi mais d'une médialité pure et sans fin qui se communique aux hommes ; soit une finalité sans fin. Le geste apparaît dans un propre « être-moyen » ; une gestualité pure. Mais ce fantasme de pureté est parasité. En effet, nos gestes, comme nos déplacements d'ailleurs, modifient notre appréhension sensorielle des choses et plus généralement notre environnement. Cette appréhension implique toujours une simulation, c'est-à-dire une projection immanente de fictions qui confèrent à chaque objet perçu un dessin et une charge imaginaire. Comment accéder à une gestualité pure ? »

Doriane Roche, *Le Lac des Signes*,

Mémoire de Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués Créateur Concepteur - La Martinière Diderot, ESDRA
Session juin 2009

La notion de vide

Par Fabrice Guillot :

« Le parcours de la compagnie Retouramont peut aussi se lire comme une conquête du vide. Fabrice Guillot et Geneviève Mazin n'emploient pas le mot dans son acception scientifique. Leur définition est plus large et plus mouvante, à la fois sensorielle et métaphorique. C'est le plateau de théâtre inoccupé, l'intervalle entre deux corps ou deux bâtiments, un volume d'air, voire l'inconnu des espaces souterrains. Il est frère du vertige. « Le vide est effrayant » écrit Fabrice Guillot. « L'état intérieur qui peut me permettre d'y séjourner est aussi le vide, un vide intérieur, une absence de pensée, qui me laisse jouer avec l'état de vertige sans qu'il me terrasse (...). Cette liberté de l'homme au cœur de son environnement est une porte ouverte sur l'intelligence du corps ¹... » L'enjeu artistique de Retouramont dépasse la simple prise de risque pour engager une réflexion sur la place du vide dans l'environnement quotidien. »

Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009, p.56

Daniel Payot, *De la place au désert et retour : art, résistance, monde commun*, in Chris Younès (dir.)
Art et philosophie, ville et architecture, La Découverte, Paris, 2003, p. 50.

« Les artistes de l'abstraction, Malevitch, ou Mondrian, ou d'autres en France, ont tenté l'ouverture. Ils ne partent pas du vide, ils l'ouvrent. Il y a des vides dont on peut disposer, comme le ciel. »

Art, architecture, urbain : rencontre avec Henri Maldiney, in Chris Younès (dir.)

Art et philosophie, ville et architecture, La Découverte, Paris, 2003, p.18.

¹ Fabrice Guillot, *Une usine comme source d'écriture*, dans *Vertiges, la métaphore déployée*,
Convergences, cahier n°3, L'Harmattan, Paris, 2003, p.25.

L'espace gravitaire

« Retour à la danse, signifie un retour au corps par la gestualité. Dans *La maîtrise du mouvement*, Laban explique que la labanotation, qui est le système de notation inventé par ce dernier, n'a pas d'autres fonctions que celle de préparer le corps à une gestualité. Laban met en valeur le *Shaping*, ce qui veut dire construire l'espace avec son poids, avec son déplacement de poids, autrement dit mettre en place une géographie. Laban définit le déplacement par le poids. Pour lui l'idée du poids est primordiale, d'ailleurs étymologiquement le mot gloire vient du poids. Paul Virilio, dans un entretien avec Laurence Louppe¹, associe cette notion du poids à celle de la chute. Notre vision humaine est dépendante de la pesanteur, c'est-à-dire du fait que l'on tombe ou ne tombe pas. Par exemple, le déplacement horizontal, la marche est une manière de tomber d'un pied à l'autre, de la même manière la vision perspective que nous avons de l'horizon est liée au fait que nous tombons dans l'horizon. Virilio énonce le besoin de réinventer le poids du corps. « Entre le sujet et l'objet, il manque toujours le trajet. Il faut concevoir l'idée de trajet, de trajectif, de trajectivité, au sens où l'on parle d'objet, d'objectivité et d'objectif. Nous sommes des êtres de gravité. »² C'est par un corps gravitaire qu'un retour au réel est possible. Virilio parle de la corporéité comme chute, qu'il observe comme étant tangible. « Non seulement un corps tombe dans le monde quand il est vivant, mais quand un organe commence à perdre de sa vie, il tombe dans le corps comme un poids mort, comme s'il y avait une pesanteur intérieure au corps qui redoublait la pesanteur extérieure du corps dans le monde... Tomber dans le corps, tomber dans la matière, ce n'est pas une métaphore, c'est une chose concrète »². Dès 1700, le chorégraphe Raoul-Auger Feuillet, inventeur d'un système de notation de la danse, appuie l'essence de la danse sur la perte d'appui. En effet, ce qui va faire la transaction du mouvement dansé, c'est l'échange entre la jambe d'appui et la jambe libre et c'est la façon dont la jambe d'appui va perdre son équilibre qui va être notée. C'est donc la qualité de la perte d'appui qui fonde la danse. Une idée du gravitaire que Laban mettra en lumière. Le mouvement n'est donc rien d'autre qu'un déséquilibre entretenu. L'accident est originel, il est à la racine de l'humain. « Je suis, parce que je suis un accidenté, un homme en train de tomber, un homme faillible, c'est cela ma grandeur. »². Ce qui est intéressant dans l'idée de la danse comme chute c'est que d'une certaine façon, elle réintroduit l'homme comme accident. C'est à partir de l'accident, l'imprévu que l'homme est amené à inventer le réel. »

« Prenons la marche, cette « prose du mouvement humain »³, activité plus que toute autre humaine, l'homme, jusqu'à plus ample informé, seul animal doté de cette locomotion bipède libérant sa tête avec les conséquences que l'on sait. Que fait-il en général de cette activité ? Il la galvaude. S'il est en compagnie, il cause, s'il est seul, il cause encore, mais avec lui-même...(…) Sait-il encore qu'il est en train de marcher ? Il ne le saura qu'en cas d'accident de parcours, à ce moment précis où l'accident en question l'éveillera de ses projections dans le passé ou l'avenir et le replongera dans l'instant. »⁴

Doriane Roche, *Le Lac des Signes*,

Mémoire de Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués Créateur Concepteur - La Martinière Diderot, ESDRA
Session juin 2009

1 Laurence Louppe, *Danses Tracées*.

2 Paul Virilio, *Danses Tracées*.

3 Paul Valéry, *Philosophie de la danse*.

4 Dominique Dupuy, *Le corps émerveillé*, dans Marysas.

L'espace urbain, une danse standardisée

« Le chorégraphe Jacques Gaillard dit qu'il faut « Imprévuser », c'est-à-dire se rendre disponible à l'imprévu, au quotidien. Est-il vraiment possible dans un contexte d'espace urbain d'accéder au geste dansé, au lâcher prise? La ville est aujourd'hui un support à la technique. Elle est réfléchie comme un outil qui a pour fonction la gestion des flux. Les flux, qu'ils soient d'informations, d'hommes ou de marchandises conditionnent le fonctionnement de cette industrie. L'espace urbain est fonctionnel, il est la réponse à la fonction de déplacement. Il tente d'accéder à une fluidité parfaite. En effet, on tente de réduire au minimum les différences de niveaux pour faciliter l'évolution des véhicules, on crée des espaces spécifiques à l'arrêt ou aux loisirs en marges des zones de trajets pour permettre cette parfaite fluidité. La ville ainsi conçue dans une dynamique monofonctionnelle n'est plus réellement espace mais support. Elle n'est plus qu'un plan sur lequel se dessinent des trajectoires. L'espace urbain s'aplatit sous le poids du déplacement, il perd de sa substance. Faire ainsi l'apologie du déplacement équivaut à annuler le mouvement. Ce dernier apparaît en effet, comme une transformation du rapport entre l'espace et le temps, rapport que la cité tente de réduire. La ville condense ces deux entités, jusqu'à l'idéal d'instantanéité. Cette recherche de l'immédiateté fait du mouvement un résidu, la conséquence du déplacement. Il n'est plus l'intermédiaire entre deux états, le développement diffus d'une action dans le temps et l'espace, il est un reste. Il n'est plus que l'interstice dans lequel viennent se nicher nos sentiments et nos sensations, il est la trace gênante de l'action. Le mouvement n'est plus émotion mais motion. Exclu de l'espace urbain, le mouvement emporte avec lui toutes les possibilités de l'homme de découvrir son environnement spatial et intime. Le mouvement, écarté de la ville, emporte avec lui le corps. Ainsi organisé, le support urbain conditionne et orchestre un mouvement mécanisé. La ville nous oblige à danser une danse qui standardise les comportements. Cette composition sans compositeur, cette dramaturgie sans dramaturge ne laisse aucune place à l'improvisation, c'est-à-dire au geste. Il faut s'opposer à cette vision là. Il faut aller vers une regestualité de la ville. »

Doriane Roche, *Le Lac des Signes*,

Mémoire de Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués Créateur Concepteur - La Martinière Diderot, ESDRA
Session juin 2009

Une danse urbaine, le Hip-hop

« Toute activité physique suppose une appropriation esthétique du réel. Le hip-hop est une danse urbaine, où le hip-hopeur tisse des liens avec le milieu dans lequel il vit. Le danseur prend en compte la réalité de son environnement et par sa pratique l'esthétise. La technique du hip-hop repose sur des formes corporelles sensibles de l'espace urbain, qui induit un comportement urbain. En effet, l'architecture et l'urbanisme des années soixante-dix ont contribué à l'émergence de formes corporelles originales véhiculées par le hip-hop. L'espace intime du danseur, c'est-à-dire l'espace propre du danseur, délimité par l'extrémité de ses membres, est lié à la fonction d'expression. En effet, on pourrait sans doute établir un lien entre la gestuelle du danseur et le cadre de vie que lui impose la société. Par exemple, une structure analogue apparaît nettement entre ses gestes limités et les appartements de cités coincés entre plusieurs étages. Mais revenons à l'espace public. À première vue les espaces sont choisis en fonction de leur aspect technique. Par exemple les breakers de l'opéra s'entraînent sur le parvis de ce dernier par souci de qualité de surface. Un sol lisse qui permet d'exécuter des pas qui utilisent la tête

et les mains pour appui. Un détournement de l'espace mais on peut aussi voir dans cette danse de rue un aspect de défi social. En effet, les acteurs se mettent en représentation souvent dans des lieux de passage, où la fonction habituelle du lieu se voit substituer à un geste artistique. Le choix de se mettre, en représentation devant un opéra, n'est pas sans sens. Il y a une intention de revendication, une volonté de mettre à une même échelle la danse urbaine et la danse institutionnalisée. D'ailleurs, des compagnies comme Pockemon Crew, qui après avoir connu les entraînements sur le sol glacé du parvis de l'opéra s'illustrent désormais sur sa scène. De plus, cette danse s'établit dans une approche poétique de l'espace urbain, où un parallèle est recherché entre les trajets du danseur et les trajets dans la rue. Les sensations ou les ressentis corporels du danseur sont connectés à son environnement spatial, à l'architecture des lieux. La rue est intégrée dans le processus de création, elle est sa matière première.

La pratique du hip-hop dans la rue permet ainsi la construction d'un code singulier de communication lié à l'espace dans lequel il se réalise. Cet art de la rue montre qu'il est donc possible d'induire un comportement par la danse. Effectivement, le hip-hop est un geste renouvelé par l'espace urbain. Breaker et espace urbain sont partenaires, comme dans la pratique des danses à deux. »

Doriane Roche, *Le Lac des Signes*,

Mémoire de Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués Créateur Concepteur - La Martinière Diderot, ESDRA
Session juin 2009

Autres projets danse dans l'espace public

« Au-delà de l'inconfort et des contraintes qui modifient les formes et leur perception, pratiquer à l'extérieur met les danseurs en position d'expérimentation. Il s'agit d'éprouver (ressentir et mettre à l'épreuve) la confrontation entre le corps et la matière de l'environnement. Expérience extérieure, expérience intérieure. Ce peut être un entraînement ou un jeu personnel, quasi un mode de vie, être lié à la mise en œuvre d'un spectacle, être proposé comme expérience à partager. »

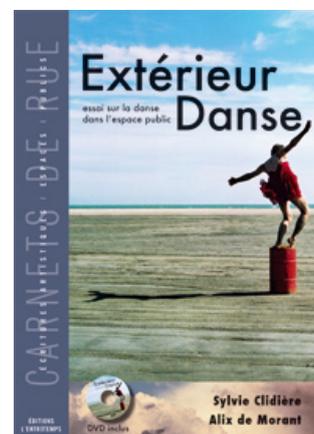
Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009

Présentation *Extérieur Danse*

« Du solo à la grande fête urbaine, de l'adaptation d'un spectacle de salle à la création in situ, les formes et les configurations de la danse hors les murs du studio ou du théâtre sont des plus variées. Prenant appui sur des moments clés de l'histoire de la danse moderne, *Extérieur Danse* explore ce qui se joue dans ces « espèces d'espaces » physiques et mentaux que délimitent un morceau de paysage habité, un ou plusieurs corps d'artistes et la présence de spectateurs. Les auteurs, Sylvie Clidière et Alix de Morant, placent le lecteur à l'affût des situations, des lieux et des postures, lui faisant vivre au plus près l'expérience des danseurs. Les créations des chorégraphes sont décryptées, les œuvres évoquées de façon sensible.

Abondamment illustré, l'ouvrage accompagne la diversité des chemins de danse tracés hors des scènes convenues, dans une proximité réinventée avec les publics. »

Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009



Antoine Le Menestrel

En 1992, Antoine Le Menestrel fonde avec son ami grimpeur Franck Scherrer la Compagnie Lézards Bleus. Aujourd'hui, il en est le chorégraphe et l'un des danseurs.

Antoine Le Menestrel crée le spectacle de danse verticale *Les balcons du vide* dans la compagnie Retouramont. En 1994, avec la création *Partition Minérale* puis *Le Manège Envolé*, il poursuit sa recherche artistique sur les éléments scéniques du quotidien (tubulures d'échafaudage, espaliers, toboggans) sur le thème du jeu de loi.

En 1996 il crée le spectacle *Issue de secours* sur les façades de la friche minière du 11/19 de Loos en Gohelle soutenu par Chantal Lamarre. C'est une véritable collaboration poétique et politique qui déclenchera l'implantation sur le site de Culture Commune, Scène Nationale du bassin minier. Une ascension dans les profondeurs de l'univers miniers. En 2000, pour le festival *Les Hivernales d'Avignon*, la compagnie crée le spectacle *Service à tous les étages* sur la façade de l'opéra, et confirme par des représentations dans le monde entier la pratique de la danse de façade.

En 2005-2006, il crée un spectacle novateur de danse de façade avec *L'Aimant* sur le thème de Roméo à la recherche de Juliette. Ce spectacle est une improvisation chorégraphique mise en scène par des habitants dans l'espace public et où des commerçants participent à la diffusion sonore. Depuis 2004, parallèlement à ses activités artistiques, Antoine Le Menestrel est également initiateur pédagogique dans le cadre de la FAIAR (Formation Avancée et Itinérante des Arts de la Rue).

http://www.lezardsbleus.com/PAGES/rubrique_compagnie/historique.html



Antoine Le Menestrel, *Service à tous les étages*

Compagnie Olivier Farge

Danse voltige

Créée en 1988 à Montpellier par Olivier Farge avec *Le Pari d'Icare*, on ne présente plus la danse-voltige. Elle fait maintenant partie du paysage des arts de l'aérien. Elle est utilisée par de nombreux danseurs, chorégraphes, artistes de cirque où metteurs en scène. La danse-voltige est une discipline qui permet de développer le mouvement dans un nouvel espace-temps avec de nouvelles écritures chorégraphiques.

Par son évolution, la danse-voltige s'adapte désormais à de nombreuses formes d'expression du spectacle vivant : la scène (danse-voltige de plateau) la rue (danse-voltige grand aérien), la piste...

Olivier Farge

Chorégraphe, danseur, comédien et musicien, Olivier Farge a 25 ans d'expérience professionnelle dans le théâtre, la musique et la danse. Il est aujourd'hui intervenant au Centre National de Arts du Cirque de Châlon. Il y chorégraphia un duo de trapèze médaillé d'argent au 17ème Festival Mondial du Cirque de demain. Il a également obtenu le prix de la mise en scène du Cirque du Soleil.

<http://olivierfarge.com/choreographies/>

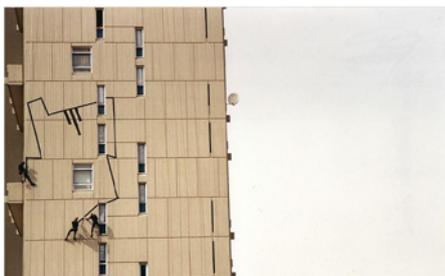


Olivier Farge

Compagnie Les Passagers

La Compagnie Les Passagers a été créée en 1988 par le metteur en scène Philippe Riou et la comédienne Christine Bernard. Leur but : explorer les lieux urbains, investir les espaces publics, parcs, places, monuments historiques, friches industrielles... en y faisant naître diverses formes de spectacles. La spécificité des spectacles présentés par la compagnie tient à l'ouverture sur un monde à la verticale, offrant une scène visible pour des rassemblements de plusieurs milliers de spectateurs. Elle offre également une richesse pluridisciplinaire dans ses créations qui réunissent une vingtaine d'artistes, danseurs, comédiens, peintres, acrobates et musiciens.

<http://www.compagnielespassagers.com/compagnie/00b.html>



Cie Les Passagers, *Façades éphémères*

Compagnie Lezartical

Compagnie de nouveau cirque de rue et de salle...

Les membres de la Compagnie Léartikal créée en novembre 2002 se sont formés dans des écoles de cirque réputées (Fratellini, Lido, Balthazar...).

« C'est à l'école des arts du cirque Le Lido que nous découvrons la danse-escalade avec la compagnie Revêtement Mural (Toulouse), qui nous forme à la technique de la verticalité et du déplacement chorégraphié. En peu de temps, nous éprouvons un réel plaisir à nous déplacer, à nous confronter aux murs, aux plafonds... De la danse-escalade pure, nous transposons nos techniques circassiennes pour détourner le style de nos formateurs. Ainsi, nous mêlons la danse, l'acrobatie, les portés, le jeu d'acteur dans un espace aérien et vertical. »

<http://www.lezartikal.com/>



Cie Lezartical

Compagnie Adrenaline

Adrenaline est une association de danse voltige créée en 2002. Elle travaille sur tous types de supports (grue, base sous marine de bordeaux, façade de l'école de cirque de Lisbonne, monuments classés ou pas, hangar, bateau militaire....). Elle a déjà plus d'une cinquantaine de spectacles, inaugurations et évènements à son actif.

<http://www.myspace.com/adrenalinevoltige>



Cie Adrenaline

Willi Dorner, *Bodies in Urban Spaces*

« Le corps comme outil de la dimension spatiale est le propos du projet *Bodies in Urban Spaces* mené depuis 2004 par le chorégraphe viennois Willi Dorner. Loin de la fascination pour le gigantisme et de la mesure du corps idéal prôné par les volumes architecturaux classiques, le travail de Dorner propose une réponse du vivant à l'inerte. Sa proposition consiste à occuper les espaces vides, les emplir de corps : recoins de porte, anfractuosités de murs, dessous d'escaliers, pour non seulement permettre de prendre conscience des vides ménagés mais proposer d'autres perspectives sur l'espace environnant. Dorner n'incruste pas ses grappes de corps, sorte de compressions à la César, au hasard : il a donné à voir l'ignoré, le refoulé. S'il choisit d'entasser un magma dégoulinant depuis un rebord de fenêtre, c'est pour accuser la ligne de fuite d'une rue en pente. S'il accroche les corps comme des fétus aux barbelés des voies ferrées de Chamarande, il démontre ce qui fait obstacle, ce qui obstrue la vue et barre le chemin. En s'attachant à tout le mobilier urbain, panneaux de signalisations, parcmètres, plots de circulation mais aussi équipements ludiques de cours d'école ou de jardins publics, il pointe une vision fonctionnaliste de la ville qui privilégie la voiture sur le piéton, la distraction sur le libre jeu. Partant de la bibliothèque François Mitterrand, le groupe de danseurs menés par Dorner parvient en très peu de temps à baliser tout un quartier, à le saturer charnellement. »

Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009, p.93



Willi Dorner, *Bodies in Urban Spaces*

Julie Desprairies, Compagnie des prairies

Pour Julie Desprairies, formée aux arts plastiques, la danse sert à « rendre visible le mouvement des lieux. » Elle se confronte à des architectures aussi diverses que la piscine et les grands moulins de pantins, une scierie de campagne, un hôtel de ville, un aéroport, une manufacture de Sèvres, la bibliothèque du centre Pompidou. « Je prends appui, dit-elle, sur les données physiques, concrètes de l'espace. C'est un processus de contrainte, au sens positif du terme. Un lieu est porteur de circulations pensées par l'architecte et fixées par l'usage, les lignes de construction se lisent comme des partitions, les choix des matériaux suggère des textures de mouvement. La gestuelle que je propose est quotidienne, sans virtuosité mais d'une extrême précision. Le potentiel chorégraphique des gestes de métier, en particulier m'intéresse. J'ai aussi perçu par l'expérience que, si je veux parler d'un lieu, il faut des mouvements de ce lieu et, donc, intégrer des usages à la réalisation. Il faut aussi que je vive là, que je comprenne l'histoire, le sens actuel de l'endroit... »

Sylvie Clidière, Alix de Morant, *Extérieur danse*, Éditions l'Entretemps, 2009, p.93



À deux pas, Julie Desprairies,
Campus Insa, Villeurbanne.

<http://www.compagniedesprairies.com/>

Ex Nihilo, Trajets de Vie, Trajets de Ville

« Trajets de vie, Trajets de ville est né d'une recherche itinérante, qui a pris des formes multiples et a répondu au désir de retenir notre élan spontané à investir l'espace public par la danse pour prendre le temps de l'observation... Noter, répertorier, accumuler, classer. Vers quoi tend notre regard, ce qui l'attire, le repousse, le touche. Explorer ses émotions, ses réactions, ses obsessions, ses appréhensions, ses rencontres. Se laisser surprendre, accepter de se perdre. Ensuite seulement, travailler ces matières et restituer par le corps, par la danse, les couches superposées d'images et de sensations recueillies au hasard de la déambulation.

Nous avons quotidiennement marché dans les rues (...) Chaque danseur, seul, construisant un regard singulier, dehors, chaque jour, à épuiser le mouvement de la marche... Les mots du photographe Raymond Depardon ont pris alors beaucoup de sens : « L'errance est une espèce de quête du lieu accep-

table, une quête aussi de ces zones intermédiaires, avec toujours la même question : qu'est-ce que je fais là ? ». De cette recherche, comme une première étape, est né *L'intérieur est toujours trop étroit*, un trio qui se joue en intérieur et reprend la thématique de l'errance.

Au fur et à mesure de nos déambulations, il est apparu que le banc public était l'espace intime que nous recherchions, en retrait du flux de la ville, en regard. Il est souvent vide, mais toujours plein de la présence de ceux qui s'y assoient. Il est un morceau de cette ville, tout à la fois public et privé. C'est là que pour un instant on s'y repose, se retrouve, se rencontre, se souvient, se rassemble. Nous travaillons à la fois sur les présences et ce qu'il en reste. Chaque proposition chorégraphique prend appui sur une situation réelle et sur une scénographie propre créant ainsi un moment où réalité et fiction se superposent imperceptiblement révélant l'imaginaire et le poétique.

Puis nous avons exploré un autre espace, comme en écho à l'espace intime des bancs : les lieux de passage, la place publique. Nous nous sommes inspirés du flux des piétons, du mouvement commun, de l'arythmie de la foule. Mettre en jeu la réceptivité, la réactivité des corps, rechercher la fluidité du mouvement commun, l'écoute et la connivence. Travailler sur le chœur, la pulsation, la respiration, la tension et le déplacement commun. Chaque danseur est tout à la fois actif et passif. C'est l'addition des différentes propositions – en d'autres termes le mouvement collectif – qui est le moteur de la chorégraphie. La danse est tout à la fois engagée et intégrée au mouvement de la rue. Le groupe perturbe non par son interférence dans le mouvement ininterrompu de la ville mais par sa présence insolite, mobile, souple.»



Trajet de Vie, Trajet de Ville,
Cie Ex Nihilo.

<http://www.exnihilodanse.com/>

Cie Jeanne Simone, *Le goudron n'est pas meuble*

"Deux femmes et quatre hommes sont là, dans la rue, ils se fondent dans le paysage urbain. Ils sont "comme tout le monde", ils boivent un café en terrasse, traversent un passage clouté, attendent au coin d'une rue... Petit à petit, ils se révèlent individuellement, au milieu des gens, à travers la vie des passants et des spectateurs ».

L'espace public est leur scénographie, tout en étant le moteur de leurs actions. Une fois identifiés, ils se rencontrent, réunis par le passage d'un camion, la chute d'une pomme tombant d'un étalage, l'aboie-ment d'un chien ou tout autre événement qu'offre le lieu à ce moment présent.

Le chœur qu'ils forment construit dès lors des espaces dans l'espace, par la circulation des corps, par l'utilisation de rubalise, par des constructions à partir du mobilier urbain...

Avec quelques instruments de musique et objets (contrebasse, trombone, cuillères, ballons, rouleaux de scotch) et le mobilier urbain, ils font écho à la réalité sonore du lieu, à ses résonances et tracent des trajectoires.

Ils sourient du systématisme de nos comportements habituels pour le réinterpréter, mettent à jour ce que le corps s'interdit mais qui est à sa portée, qui peut naître de ses désirs et de ses transgressions. Ils suscitent la surprise, l'étonnement et souvent l'éclat de rire.

Lorsqu'ils ont redonné vie à cet espace, que l'on pratiquait sans plus regarder, par habitude, qu'ils l'ont retourné, mis en corps et en sons, ils s'y posent et laissent réapparaître le flux de la réalité.



Le goudron n'est pas meuble,
Cie Jeanne Simone.

<http://www.polau.org/index.php/accompagnement-artistique/jeanne-simone>